Document généré le 12 oct. 2024 06:20

**Mens**
**revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française**

MENS
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

# Jean-Claude Marion (réalisation) et Claude Marcil (scénario). *Réal Caouette. Le tonnerre de l'Abitibi*. Montréal, Les productions Point de Mire, 2001. Stéréo, couleurs avec séquences n. & b., 45:30.

Xavier Gélinas

Volume 4, numéro 1, automne 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1024637ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1024637ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)
1927-9299 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gélinas, X. (2003). Compte rendu de [Jean-Claude Marion (réalisation) et Claude Marcil (scénario). *Réal Caouette. Le tonnerre de l'Abitibi*. Montréal, Les productions Point de Mire, 2001. Stéréo, couleurs avec séquences n. & b., 45:30.] *Mens*, *4*(1), 145–148. https://doi.org/10.7202/1024637ar

Tous droits réservés © Mens, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## Films et documentaires

**Jean-Claude Marion (réalisation) et Claude Marcil (scénario). *Réal Caouette. Le tonnerre de l'Abitibi.* Montréal, Les productions Point de Mire, 2001. Stéréo, couleurs avec séquences n. & b., 45:30.**

Pour qu'un documentaire historique soit jugé réussi, il peut suffire qu'il rassemble fidèlement et clairement, sur pellicule, des données déjà connues par l'écrit. C'est dire tout le mérite d'un film comme *Réal Caouette. Le tonnerre de l'Abitibi*, qui fait avancer à grands bonds la connaissance d'un homme et d'un mouvement dont le souvenir reste vivace mais que personne n'a vraiment étudiés depuis la lointaine biographie signée par Marcel Huguet en 1981. L'étude du populisme ne suscite guère d'adeptes au Québec.

L'Abitibien Réal Caouette (1917-1976), dont le père, d'allégeance libérale, est fonctionnaire au ministère de la Colonisation, connaît son chemin de Damas en 1939 avec sa conversion au crédit social, solution retenue par cet être entier pour résorber la misère qui l'entoure dans un pays où les richesses abondent. « Rendre financièrement possible tout ce qui est physiquement réalisable » — ce sera sa formule pour mousser une doctrine dont il est permis de douter qu'il l'ait jamais pleinement assimilée, à l'instar de maints de ses disciples, mais dont il est assuré qu'à sa manière il y a cru et même tout sacrifié, santé et confort personnel au premier chef. Pendant deux décennies, Caouette réfrène son désir de réaliser le crédit social par la voie politique, comme en Alberta (Aberhart, Manning) et en Colombie-Britannique (Bennett), pour respecter le caractère d'œuvre d'éducation populaire, à fort coefficient religieux, qu'imposent aux créditistes d'ici les responsables Louis Even et Gilberte Côté-Mercier. En 1958, il n'y

tient plus, rompt avec les « bérets blancs » et choisit résolument l'action électorale et parlementaire. Jusqu'à son décès, il sera le chef politique incontesté des créditistes au Canada français. Son heure de gloire survient aux élections fédérales de 1962 : avec vingt-six députés, les créditistes détiennent la balance du pouvoir et talonnent le gouvernement Diefenbaker, qu'ils renversent d'ailleurs six mois plus tard. Caouette ne rééditera plus pareil exploit, mais conservera un ascendant sur un certain électorat se méfiant des puissances financières, politiques et intellectuelles et s'en estimant laissé pour compte.

Les premiers moments du film nous projettent justement au cœur de la carrière politique de Caouette et en donnent le la. « C'est le bazou qu'il faut changer, pas les chauffeurs ! », explique le leader durant la campagne fédérale de 1962. « Ça ne peut pas être pire, on n'a rien à perdre, essayez le Crédit social ! », renchérit-il. Le personnage attire par son populisme — une impression qui se confirme à l'écoute de la chanson-thème des élections de 1963, dont le refrain est à l'avenant du reste :

> Envoye Caouette, passe-leu' donc l'fouet'
> Passe-leu' l'fouet', les tabarouette
> Envoye Caouette, c'est ça qu'on souhaite
> Ils l'méritent en tabarouette.

La narration de Céline-Marie Bouchard, limpide, sait se montrer discrète et céder la place aux témoignages de première main. Et quelle récolte ! D'abord les proches, dont aucun ne semble oublié, qu'il s'agisse de sa sœur, de son frère, de ses trois enfants (dont son fils Gilles, élu aux côtés de son père en 1974) ou de son adjointe de toujours, Judith Richard. Les compagnons d'armes survivants sont au rendez-vous : on songe à l'ex-député de Bellechasse, le nonagénaire Adrien Lambert, ou à Gilles Grégoire, dans le sillage de Caouette dès 1958 mais qui changea de trajectoire pour co-fonder le Parti

québécois en 1968 et devenir plus tard député de cette formation. Le vétéran journaliste Amédée Gaudrault livre des souvenirs, mais on remarque qu'aucun historien ou politologue ne vient disserter à l'écran : on y gagne en rythme et en spontanéité ce qu'on y perd (peut-être) en profondeur d'analyse. Et les producteurs ont eu l'heureuse fortune d'exhumer des films amateurs tournés par la famille Caouette : ces scènes montrant l'homme politique décontracté, en motoneige, lors de fêtes de Noël, ou en hors-bord sur son cher lac Dufault, près de Rouyn, nous rappellent que la dynamo créditiste menait une vie privée tout aussi intense.

Aucun vrai adversaire n'est appelé à comparaître. Le Dr Guy Marcoux, ex-député qui a rompu des lances avec Caouette jadis, lui conserve aujourd'hui toute son affection. Quant à Yvon Dupuis, ancien député libéral qui, lors de la campagne de 1963, souhaitait le ridiculiser en s'aspergeant d'une pluie de dollars, il s'en est repenti dix ans plus tard au point de se faire élire chef de l'aile provinciale des créditistes, avec l'absolution et le concours de Caouette ; il garde de l'homme un souvenir ému. Pour le reste, aucun critique ne jette d'ombre sur le « tonnerre de l'Abitibi ». Le scénario, modèle d'écriture objective, ne le ternit pas davantage.

Il aurait pourtant été souhaitable d'insérer quelques touches grises dans ce portrait trop uniment sympathique de Réal Caouette qui se dégage. En rappelant, par exemple, que son côté iconoclaste donne lieu à une déclaration malencontreuse, en 1962, où il s'empêtre à saluer le leadership et les réalisations économiques de Mussolini et de Hitler tout en regrettant leur fascisme et leur bellicisme — propos qui achèvent de le discréditer auprès de l'intelligentsia. En signalant aussi que le mépris affiché par Caouette pour tout ce qui s'apparente à des structures, à des organisations, à de la planification, fait éclore une série de couacs et de scissions dans la

famille créditiste, pour culminer dans l'effondrement du parti dès après le décès du chef historique. Sous son successeur Fabien Roy, les créditistes québécois glissent à six sièges au scrutin fédéral de 1979, pour être annihilés à jamais un an plus tard. En indiquant, enfin, que si Réal Caouette demeure inébranlable dans sa défense de la doctrine du major Douglas — en version simplifiée — il se laisse, pour le reste, toute marge de manœuvre selon son interprétation de l'air du temps. Ainsi, si le film rappelle à juste titre son combat à la Zorro pour l'usage du français aux Communes et dans les institutions fédérales au début des années 1960, il ne dit mot de ses atermoiements sur la question constitutionnelle. Tantôt muet comme une carpe, tantôt flirtant avec l'indépendance du Québec presque d'aussi près que Daniel Johnson père, tantôt pourfendant le séparatisme et se drapant dans son rôle de « Grand Canadien »... D'Israël Tarte à Lucien Bouchard, notre histoire est fertile en changements de cap ; ils ne méritent nul opprobre *a priori*, mais sinon une explication, du moins, sur un sujet de cette taille, une mention.

S'il est donc avéré que Réal Caouette mena sa vie et sa carrière sans peur, ce ne fut pas sans reproche. Il reste qu'en quarante-cinq minutes qui passent trop vite, on présente une somme d'informations originales indiquant une recherche fouillée, en dosant avec adresse la narration et le témoignage, en ne laissant pas l'homme public étouffer l'homme privé, et en insérant Caouette dans son contexte politique sans diminuer son individualité. De tout cela, le réalisateur Jean-Claude Marion et le scénariste Claude Marcil méritent que les chercheurs et les citoyens intéressés leur sachent gré.

*Xavier Gélinas*
*Musée canadien des civilisations*